



Membres d'une compagnie de garde nationale dans une ville du sud-ouest du Canada faisant l'exercice avant leur départ pour le Sud de l'Afrique.

NECROLOGIE.

L'inventeur anglais Hughes

David Edouard Hughes, savant et inventeur anglais, dont nous avons annoncé hier la mort, était né à Londres en 1831. Il vint de bonne heure aux Etats-Unis, où ses parents avaient émigré. D'abord professeur de musique, il se tourna bientôt vers les sciences physiques et mécaniques et occupa une chaire de philosophie naturelle ou physique au Collège de Bardston. En 1855, il obtint un brevet pour son télégraphe imprimant, que les compagnies américaines approuvèrent bientôt à l'appareil Morse, et dès 1857 il voulut l'introduire en Angleterre, mais sans grand succès; plus heureux en France, il essaya son système mis à l'essai entre Lyon et Paris, puis, sur un rapport favorable d'un comité scientifique, employé sur toutes les lignes les plus importantes de France. L'Italie en 1862, et l'Angleterre elle-même, en 1863, adoptèrent le télégraphe Hughes. Fort bien reçu à la cour de Russie, l'inventeur dut y expliquer son système devant le tsar, et le fit admettre sur les plus grands réseaux du pays. De 1864 à 1878, l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, la Hollande, la Belgique, etc., firent successivement usage du nouveau télégraphe, mais M. Hughes, ne s'arrêtant pas à ce premier succès, annonça, en 1878, la "Royal Society", de Londres, sa découverte du microphone. Composé d'un crayon de charbon vertical fixé sur une table d'harmonie et soutenu par deux petits godets de charbon également, qu'on relie par un circuit électrique au téléphone. Cet instrument permet d'entendre jusqu'à la "marche" d'une mouche, et rend, assure-t-on de grands services à la médecine.

POÈTE ET CONFÉRENCIER.

L'écrivain français choisi par le "Cercle Français de l'Université Harvard" pour donner, en 1900, la troisième série annuelle de conférences françaises organisées par ce Cercle et données sous ses auspices à Cambridge, est Monsieur Henri de Régulier, le poète célèbre. M. de Régulier fera, à partir du premier Mars, huit conférences sur la "Poesie Française Moderne". Parmi les collègues et universités qu'il visitera, nous pouvons citer, à part Harvard: Collège Adelphi, Brooklyn, Alliance Française, Comité de New York, Institut des Arts et des Sciences de Brooklyn, Université Brown, le collège de l'Alliance, à Boston, les Universités de Californie, de Chicago, Columbia, à New York, Cornell, le collège Mount Holyoke, l'Institut Packard de Brooklyn, les Universités de Pennsylvania, Princeton, San Francisco, les Collèges Vassar, Wellesley, Wells, Williams, l'Université Yale, etc.

Régulier a épousé la seconde fille de M. José Maria de Heredia, de l'Académie française, le célèbre auteur des "Trophées", et qu'il est par ce mariage le beau-frère de M. Pierre Loti, l'auteur d'"Aphrodite" et des "Chansons de Bilitis".

Le jour au pain et à l'eau, à demeurer cinq ans en exil et à subir un dimanche, à l'église, une pénitence publique, qu'il subit, en effet, selon le rite accoutumé, le 27 février 1738. On ne sait, au surplus, si le reste du contrat fut exécuté.

de "Cyrano de Bergerac": elle y court d'autant plus volontiers que la pièce est très bien montée et que le rôle principal est confié à un artiste d'un rare talent, M. Farnum. Dimanche, en matinée, première d'un grand mélodrame, celui de "Romany Rye" qui n'a pas été joué ici depuis bien des années, et qui a, par conséquent, tout l'attrait de la nouveauté.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) for various locations like Washington, New Orleans, etc., for the date of January 24, 1900.

Bureau météorologique.

Washington, 24 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps beau jeudi, plus frais dans la partie nord; vents frais du sud virant au nord-ouest; beau vendredi.

LA PUISSANCE MARITIME ANGLAISE.

Nous assistons depuis quelque temps à un étrange spectacle. Il y a, en Europe, une nation qui passe pour la plus puissante du monde et qui l'est, en effet, si l'on considère la multiplicité et l'étendue de ses possessions. En fait, elle prime toutes les autres sur le Continent asiatique, sur le Continent africain comme sur l'immense plaine liquide que l'on appelle le Pacifique et qui est, à elle seule, aussi étendue que toutes les terres habitées et habitables, civilisées et non civilisées du globe terrestre. Elle fait partout la loi et, partout, on obéit à ses ordres, à ses caprices.

Et bien, elle a voulu se heurter à une misérable petite population comptant à peine trois cent mille âmes, et elle vient de subir, coup sur coup, des défaites si humiliantes, si écrasantes, si inattendues, que l'on pourrait croire que son nom va bientôt disparaître de la liste des grandes nations.

Elle a été démontré par les faits que'elle n'a pas d'armée, qu'elle est incapable de résister au moindre choc sérieux et que c'est comme on l'a déjà dit, ici et ailleurs, un colosse aux pieds d'argile, dont une armée bien déterminée peut venir facilement à bout.

Et cependant elle est toujours debout, toujours menaçante, et comptant tirer bientôt une terrible revanche des affronts qu'on vient de lui infliger.

Comment expliquer cette étrange anomalie, apparente au moins, sinon réelle? Mon Dieu, c'est bien simple. Elle a une marine formidable qui peut, à elle seule, défer toutes celles des autres

puissances du globe. Voici en quelques mots le chiffre de ses forces navales: Elle a, en fait de navires de combat et de croiseurs armés, 192 bâtiments qui peuvent entrer en ligne de bataille, tandis que les trois autres puissances qui viennent directement après elle, la France, l'Allemagne, la Russie, n'ont ensemble que 172 navires à lui opposer.

Il faut bien le dire, les nations ont abandonné leur ancien terrain de combat, la terre; elles ne vivent plus chez elles, mais sur mer. C'est sur l'Océan, aujourd'hui, que s'engagent les grandes luttes. On ne peut plus dire, désormais, comme le déclarait jadis Napoléon: "La victoire appartient aux gros bataillons"; c'est aux grandes escadres qu'elle appartient.

L'Angleterre vient de recevoir une rude leçon, au Transvaal; mais les autres nations européennes et l'Amérique elle-même peuvent aussi tirer leur profit de ce qui se passe et comprendre que c'est du côté des océans, qu'elles doivent diriger tous leurs efforts. Il leur faut augmenter leur marine, pour lutter contre la puissance la plus envahissante, la plus intolérante qu'il y ait ici-bas.

Si l'équilibre du monde a été rompu depuis plus de cinquante ans, c'est de la faute des gouvernements européens. Ils peuvent se battre la poitrine et s'avouer humblement coupables.

Cet équilibre ne sera rétabli que quand chacun d'eux pourra lutter à armes égales sur mer avec la Grande Bretagne.

M. Paul Déroulède et la Légion d'honneur.

Avant de s'embarquer à Gènes pour Barcelone, M. Déroulède a envoyé la dépêche suivante au général Davout, duc d'Auersperg: "Monsieur le grand-chancelier, J'apprends par les journaux la convocation pour aujourd'hui du conseil de l'Ordre. Je vous serais très reconnaissant de faire régler la question suivante: banni pour faits exclusivement politiques, mais légionnaire pour faits exclusivement militaires, suis-je ou non rayé des cadres de la Légion d'honneur? Ai-je ou non le droit de porter mon ruban rouge? Je me conformerai respectueusement à la réponse du grand-chancelier."

PAUL DÉROULÈDE, Engagé volontaire, nommé officier, cité à l'Ordre du jour, blessé et décoré pendant la campagne 1870-71.

Les pigeons voyageurs.

L'essai de correspondance entre les transatlantiques et la terre par pigeons voyageurs a donné, depuis six mois, et par tous les temps, de si heureux résultats que l'état-major général de la marine a recherché les moyens d'utiliser ce mode de communication.

La Compagnie transatlantique a mis à sa disposition toute son expérience et tous les renseignements désirables, et pendant les prochaines manœuvres dans la Manche on a l'intention de relier l'escadre avec la côte par un service spécial de pigeons voyageurs.

Les résultats obtenus sur la ligne de paquebots Havre-New York peuvent être résumés ainsi: au cours des derniers mois d'essai, la distance maxima parcourue par les pigeons n'a pas été moindre de 500 kilomètres, ce qui a permis une correspondance datée de 24 heures après les dépêches dans les deux sens.

Sur trente-deux voyages, un seul n'a pas donné de résultats, celui du 17 juin à bord de la "Gacogne", et l'on a perdu à peine le tiers des pigeons.

UN PACTE AVEC LE DIABLE.

On vient de découvrir dans les archives de l'église Saint-Jean, à Norrkœping, un récit de l'an 1537, du fait suivant. Le 15 avril, quelques ouvriers de Dalarna qui travaillaient dans le cimetière, découvrirent dans une fente du mur de l'église un parchemin qu'ils portèrent au curé. Ce parchemin portait un contrat par lequel un certain Gustave Klingfeldt se donnait au diable, dans la meilleure forme juridique, moyennant une somme de 1,000 ducats. La durée de validité du pacte était de sept ans. Le curé porta le parchemin aux magistrats. On informa et on découvrit que le contractant était un lieutenant d'artillerie âgé de vingt-trois ans. Comme il niait, on le mit au pain et à l'eau. Après huit jours de régime, il confessa qu'il avait également déposé dans un mur de l'église Sainte-Claire, à Stockholm, une autre convention, toujours avec le démon, où lui, Klingfeldt, abandonnait son âme audit démon, en échange de la faveur des femmes. C'est, dans des termes d'une simplicité militaire, le pacte même conclu avec plus de philosophie par le docteur Faust. C'est celui de Robert le Diable. C'est Klingfeldt qui était tout ce qu'il y avait de malin et de méchant. Son histoire finit médiocrement. Il fut condamné à passer trente

ans en prison. On a dit que M. de Régulier est l'un des chefs de cette nouvelle école qui ne se propose rien moins que de modifier la forme et l'esprit de la poésie française. L'entreprise est hardie. Tout le monde reconnaît que M. de Régulier possède de rares dons poétiques, l'abondance et l'éclat des images, l'ampleur et l'harmonie de la période, et une grâce à la fois irritante et naturelle qui le font agréer de ceux mêmes qu'il effarouchent ses hardieses. M. de Régulier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1897. Rappelons pour finir que M. de

Feuilleton: LE LYS D'OR. PAR LOUIS LETANG. DEUXIÈME PARTIE. LES EXPLOITS D'ANDRÉS. L'ENLEVEMENT. (Suite.)

—Où, fit-il sèchement. Vous apporterez à Mlle Claire un bol de lait et du pain. Je vous recommande d'avoir pour cette jeune fille les plus grands égards. Quant à vous, continua Andrés, en s'adressant à Conpe-la-Peau, vous accompagnerez votre femme et vous vous tiendrez là, dans ce coloir, prêt à vous opposer à toute tentative d'évasion si elle se produisait. —Entends-tu?... appuya l'hercule roux, fier de la mission qui lui était dévolue. —Où, monsieur!... répliqua Paigre petite femme en faisant à son époux une révérence ironique.

Cependant le sourd-muet Saladin avait tâché de suivre le plus longtemps possible la voiture qui emportait sa petite maîtresse adorée. Une sorte de rage l'avait saisi, et il courait en dépit de l'obscurité, de sa faiblesse et du retentissement extrêmement douloureux que chacun de ses pas avait au siège de sa blessure. Tant que la route que suivait le ravisseur alla en descendant, il conserva sa distance, mais lorsque fut passé le pont du canal et que la côte de Fontenay se présenta avec ses rampes raides, le pauvre Saladin n'avança plus qu'avec difficulté.

—C'est ce que vous désirez me faire connaître ce matin, mon ami?... —Oui, monsieur. J'avais l'ordre de M. Garguille de vous faire part des choses surlissamment importantes qui pourraient se produire, mais de ne point vous déranger pour des brochantes. Or, je crois que... —Vous avez bien fait et je suis content de vous entendre. Parlez. Latrude remercia M. Granvelle. —Il faut vous dire, continua-t-il, que M. Garguille en partant pour son malheureux voyage m'avait donné l'ordre de filer la dame qui demeure maintenant à Briozolle et qui serait la mère de Mlle Claire, au dire de tout le monde. Cette dame est partie jeudi dernier et je l'ai suivie, sans qu'elle s'en doutât vraisemblablement un seul instant. —Bien. —Elle s'est rendue rue Saint-Honoré, tout près de la rue Royale et je n'ai pas tardé à acquiescer la certitude que c'était là son domicile habituel. —Très bien. —Elle s'appelle ou se fait appeler la baronne de Luckner; son mari est paralysé, tout à fait au dernier degré du gâtisme, et il est relégué dans une chambre matelassée et assourdie pour que ses gémissements perpétuels n'incommodent pas les voisins. —Bien, mon ami, bien! fit M.

Granvelle satisfait. Garguille avait relevé la piste du frère, vous avez obtenu celle de la sœur. C'est parfait et notre base d'opération est maintenant bien établie. Le sémillant Latrude rougit de plaisir. —J'ajouterai, monsieur, poursuivit-il, que le hasard a beaucoup facilité mes recherches et que je puis désormais obtenir fort aisément tous les renseignements désirables. —Voyons cela, jeune homme. —Il y a dans la maison de la baronne de Luckner, en qualité d'intendante, une dame un peu mûre peut-être, mais de physiologie agréable et d'imagination sensible, qui s'appelle Mme Annette. Eh bien! j'ai eu le bonheur de plaire à cette dame. —Tiens! tiens! —Mon Dieu! oui! Je me suis présenté à Mme Annette—après le départ de la baronne qui revenait à Brezolle—comme agent d'assurance sur la vie et je lui ai vanté les merveilleux avantages offerts à ses clients par une Compagnie imaginaire. Elle doit avoir pas mal d'économies à placer, elle m'a écouté attentivement, et quand j'ai vu qu'elle me regardait avec une certaine complaisance, j'ai changé de sujet et je lui ai parlé de ma petite personne, de mes espérances, de mon avenir. —Voyez-vous cela!... —Bref, après une première vi-

sité, nous étions bons amis tous les deux... —Pas mal!... —J'ai fait une seconde... une troisième visite... —De mieux en mieux. —En résumé, achève discrètement Latrude, je suis entré dans la place et je saurai tout ce que vous désirerez savoir concernant la baronne de Luckner, ses tenants, ses aboutissants, sa situation exacte, etc... —Tout cela est précieux et nous servira en temps utile, mon ami. Je vous félicite et vous remercie... Nous aurons sans doute... Mais, qu'est ceci?... M. Granvelle et le jeune homme venaient de découvrir le corps étendu de Saladin, dans le fossé de la route. —Quelle pauvre diable!... —Un ivrogne peut-être... C'était hier la fête du pays... —Ces jours-là, on ne regarde pas à un verre de plus ou de moins... —Résultat, une chute dans le fossé. —Et une trempée complète quand il fait de l'orage; ce qui a été le cas, ce matin. —Oh! non, monsieur, s'écria Latrude qui s'était penché vers le corps étendu, regardez donc: les habits de ce malheureux, quoique lavés par la pluie sont rougés de sang. —Bonté du ciel! quelque crime!... Latrude avait soulevé légère-

DEPECHEs Télégraphiques. En congé. Washington, 24 janvier — Le docteur Hunter, ministre des Etats-Unis au Guatemala et au Honduras, est arrivé à Washington. Il est rendu au département d'état pour présenter ses respects. M. Hunter est en congé. Il vient de sa résidence du Kentucky pour voir sa femme, qui est malade à Hot Springs, Virginie. Combat entre agents et fraudeurs. Louisville, Kentucky, 24 janvier — On reçoit à Louisville la nouvelle d'un combat entre agents du fisc et des fraudeurs dans le